

GÉRARD
CHALIAND

Feu nomade

et autres poèmes

Préface de Claude Burgelin



nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

GÉRARD CHALIAND

Feu nomade

précédé de

La Marche têtue

et de

Les Couteaux dans le sable

et suivi de

Cavalier seul

et de

Saga si lointaine

Préface de Claude Burgelin

Postface d'André Velter

nrf

GALLIMARD

La Marche têtue suivi de *Les Couteaux dans le sable* a été publié par Gallimard en 1959, collection « Jeune poésie ».

Feu nomade, par Chambelland, en 1972.

Ces trois recueils ont été traduits en anglais par André Demir et publiés en édition bilingue par Blue Crane Books, Mass USA, en 1992.

Ces trois recueils ont été traduits en kurde par Fawaz Hussain et publiés en édition bilingue par Avesta, Istanbul, 2005.

Cavalier seul a été publié en édition bilingue (français-anglais), traduit par André Demir, aux éditions de L'Aube, en 2014. Deuxième édition, 2015.

© Succession André Breton, 2016, pour la lettre d'André Breton.

© Éditions Gallimard, 2000,

pour « Une longueur d'avance » d'André Velter.

© Gérard Chaliand - Éditions Gallimard, 2016,

pour la présente édition.

Couverture : Photos © Sophie Mousset pour le portrait de l'auteur,
et photo de l'auteur pour les chevaux en Mongolie.

Je n'ai pas misé ma vie à demi
j'ai tout jeté dans la balance
j'ai bu à toutes les fontaines du chemin
plus que mon dû et j'ai couvert plus de chemins.
J'irai jusqu'à tomber d'un seul coup
feu nomade, de la nuit à la nuit.

LA GESTE DE GÉRARD CHALIAND

Rien que la terre. Toute la terre. Gérard Chaliand est un nomade. Cavalier rapide plutôt que pressé, sans fin il parcourt la steppe ou la savane, la forêt ou le fjord, le Cap-Vert ou la Terre de Feu, New York ou Bamako, Kaboul ou Buenos Aires. Passion des lieux, des paysages, des villes – de leur beauté et leur diversité.

Pourtant, c'est la passion pour la guerre qui l'aura fait le plus souvent bondir aux quatre coins de la planète. Il a la passion des lieux parce qu'il aime ce qu'en a fait l'œuvre des hommes. Mais pour qu'une civilisation édifie, il faut qu'elle ait su être triomphante. Dans la guerre, par la lutte, avec du sang versé. C'est une des lois de ce monde – troublante, cruelle, absolument humaine – que Chaliand nous oblige à regarder lucidement.

Il n'a rien de l'homme d'armée, soldat ou capitaine. Il aime en revanche l'odeur de la poudre, le départ des chevaux, les nuits sous la tente, l'art d'attaquer, le tranchant ou l'éclair des armes. Il aime les risques de la guerre parce qu'elle fait vivre intensément le lieu et l'instant. Partout, aujourd'hui autant qu'hier, se déroule un épisode de l'immémoriale aventure faite de batailles

pour survivre, de combats contre l'oppression, de conflits pour affirmer un pouvoir. Des parties décisives ne cessent de se jouer entre les hommes et les terres, bouleversant l'histoire, bousculant la géographie, transformant le monde. Luttés sourdes, guerres mal déclarées, brasiers sous la cendre ou violents incendies. De la plus forte, la plus irrévocable des histoires humaines, Gérard Chaliand a voulu être le témoin, en dire le sens, la noblesse, la sauvagerie. Il est ainsi passé insensiblement de l'enquête risquée et dangereuse sur les territoires des guerres à demi souterraines (les guérillas) à la polémologie. Avant d'en revenir à la science raisonnée des stratégies, il a d'abord observé – épisodes de maquis, de campements précaires, de sentiers de la guerre tracés à la machette – comment s'élaboraient sur les terrains ces tactiques qui imposent tout à la fois rudesse, souplesse et parfaite précision. Vingt ans durant, il a analysé comment, avec très peu de moyens, des avant-gardes déterminées ont su retourner des situations de servitude à leur avantage et convertir une ancienne défaite – celle qui permit aux colonisateurs et aux impérialismes de s'installer – en un outil de victoire.

Les mille visages de la guerre, les plus féroces comme les plus héroïques, les plus archaïques comme les plus sophistiqués, il les connaît intimement. Il est à même de jauger les enjeux, la qualité des coups et des prises, la subtilité des calculs. Il a acquis ainsi un immense savoir fondé sur la culture et l'expérience. Il a vu les colères des peuples, les indépendances arrachées au prix fort, étudié les versions contemporaines du machiavélisme.

Les actuels soubresauts et convulsions de l'histoire ne le surprennent pas, car il sait que, depuis Sun Tzu et Thucydide, Napoléon et Clausewitz jusqu'aux théoriciens actuels du terrorisme ou du feu nucléaire, il n'y a jamais eu qu'adaptations successives de très antiques lois de guerre, fondées sur l'audace calculée, le choix judicieux des armes et des terrains – et l'intime conviction d'une victoire possible.

Loi de la guerre, loi de la poésie. Ce sont les mêmes. La main du poète ne doit pas plus trembler que celle du guerrier. Même art du trait, du jet au cœur de la cible, de l'emprise souveraine. Même rigueur dans l'emploi des moyens. Même passion de la prise – ici de la prise par les mots et toujours pour célébrer la beauté de l'instant capturé dans ce filet des mots. Gérard Chaliand est un poète-archer, sobre – deux brefs recueils, La Marche têtue, Feu nomade –, intense, lumineux.

« Me voici. » Gérard Chaliand est un poète de la présence. Consistante, résistante, avide. Le voici « prêt à vivre [s]on temps unique et dérisoire ». La poésie de ce siècle nous a habitués à des je qui convoquaient trop aisément les nuages ou les neiges, qui s'enivraient vite d'une illusion de maîtrise verbale sur le monde. Quand Chaliand dit :

j'arrache les forêts je les jette à la mer
et je courbe sanglant le temps qui me détruit

sa parole de lutteur s'impose, nette et irrécusable. C'est bien de la même source que jaillissent la har-

diessse de l'imaginaire poétique et l'énergie obstinée du guerrier.

La méthode du polémologue est la même que celle du poète. En très peu de mots, aller à l'essentiel. Dégager les traits saillants, éliminer les circonstances secondaires, marquer d'un tracé sûr les lignes de force. L'exigence de la synthèse claire, de l'explication rapide donne à cette chronique des guerres de ce temps que constitue une bonne part de son œuvre ce même allant, cette même énergie rythmée qu'on retrouve concentrés dans sa poésie.

Le stratège n'oublie jamais le poids de l'histoire et ce que l'art de la guerre doit à ses enracinements archaïques. De même, le poète n'oublie pas que les mots qu'il profère prennent la suite de ces épopées par lesquelles tous les peuples de la terre ont jadis chanté la victoire, déploré la défaite, célébré les héros. Chaliand est un poète de la présence parce qu'il se souvient de l'ailleurs, un poète du maintenant parce qu'il se fait gardien d'une mémoire qui traverse les temps.

« Me voici », dit-il et, avec lui, dans sa bouche et la mémoire de sa mémoire, se déroule la longue saga de ces peuplades jamais en paix, toujours en route, parfois en déroute et vaincues, parfois victorieuses et prédatrices.

J'ai marché durant des siècles séparé de moi-même

Ce n'est pas seulement la mémoire de cette Arménie perdue dont il provient qui remonte dans ses poèmes, mais une mémoire plus profonde encore, venue des lieux mêmes de l'origine, « Babylone et Ninive dont les noms

ne meurent pas », Tigre, Euphrate ou Gange, Caucase ou Mongolie.

ma vie se souvient de ce qu'elle n'a pas connu

Revient s'inscrire sous sa plume cette histoire que l'Europe trop civilisée s'est efforcée d'oublier, faite de steppes sans fin traversées, de hordes au galop, de tueries et de saccages. Quand « la terre défile sous [s]es semelles », il se souvient qu'il marche sur les traces de ceux qui, depuis la nuit des temps, préférant à tout leurs errances nomades, ont parcouru la terre pour l'enflammer ou la faire saigner.

J'ai connu les chevauchées jaillies du fond de l'Asie
l'or, le rapt, le sang

Danses de mort et fulgurances de vie quand convoiter et arracher, aimer et détruire se côtoient et parfois se confondent. Guerroyer, piller, repartir.

C'était notre façon de labourer la terre.

Pas de foyer, pas de terme au voyage. Le feu reste nomade. Au risque constant de l'exil et des abris perdus.

Allons les vaisseaux sont brûlés,
il reste toute la terre
et les loups chassent à jeun.
Nous ne connaissons pas la douleur du vaincu.

Le fils, petit-fils de ceux qui furent atrocement écrasés, dont le massacre même fut et reste dénié, s'est fait chasseur pour ne plus connaître la douleur du vaincu. Désastre originel qui lui donne paradoxalement liberté et force. Puisque sans feu ni lieu c'est la terre qu'il va conquérir :

Le monde me va comme un gant.

Les vaisseaux sont brûlés, il y a urgence à trouver les moyens de survivre – et à connaître l'âpre bonheur des départs et des chasses.

Être du bond. N'être pas du festin, son épilogue.

Ces mots de René Char disent bien ce que Chaliand attend de ce moment de la chasse. Une maîtrise du corps, un geste conquérant, une élégance souveraine.

Nous n'avons aimé que cette chasse
et cette image du chasseur
la douceur des visages
la chair des mots
et les nuits solaires.

Pour Chaliand, chasser est un acte amoureux, fait d'attention, de délicatesse et d'intensité. Célébrer les femmes, leurs « rives de douceur » et leurs « creux de [...] rivière », « le désir de la peau et du cœur », savou-

rer « la chair des mots », sillonner la terre, nommer la beauté du monde, pêcher « la baleine et le phoque », c'est toujours et encore « cette chasse ». Chasse au bonheur, patience et impatience du désir, capture fugace de l'instant.

Un chasseur est un voyageur sans bagages. Puisque l'histoire a fait de Chaliand un homme aux racines coupées, il a tiré de la défaite son aptitude à être victorieux. Et, d'abord, un homme libre (« sans liberté je meurs »), ce qui veut aussi dire un homme seul. Et, par cette liberté même, prêt à rencontrer le monde. Il s'éprouve « nouveau comme à l'aube des temps » : fort de son ardeur, de son intelligence et de la conscience aiguë que le temps se fait ennemi si on n'en sait pas faire un allié :

[...] je n'en finis pas de forcer le temps qui passe et qui sans moi passerait si je le laissais passer.

Retournement tactique à sans cesse mettre en œuvre. L'allégresse de Chaliand est fondée sur une lucidité d'au-delà du tragique. « Un peu partout pourrit le royaume du Danemark ». Ce « cavalier nocturne d'une course perdue » sait que toujours, partout, règne le triomphe de la mort.

J'ai la mort au bord du regard

dit le poète chasseur. Le monde ne peut être une fête que s'il est à la fois une conquête sur

[...] cette mort que je porte
qui m'emplit la bouche
et me ferme les yeux

et une conquête avec elle. La marche têtue de Gérard Chaliand est façon de rendre solaire la traversée sans cesse à reprendre de la vallée de l'ombre de la mort.

Pas d'autre tactique pour déjouer la mort que de plonger non tant à corps perdu qu'à corps soigneusement aguerris, non tant tous risques pris que tout risque minutieusement pesé.

Je n'ai pas misé ma vie à demi
j'ai tout jeté dans la balance

Tout jeter dans la balance, mais en ayant judicieusement réparti les poids et calculé le lancer. Romantisme et habileté ici vont de pair. Toute la poésie – et sans doute la vie de Gérard Chaliand – sont sous le signe de l'alliance de l'arc et de la lyre, pour reprendre le beau titre héraclitéen d'Octavio Paz.

Que reste-t-il ?
Ma vie est une chasse sauvage
où je suis chasseur et gibier.

Au moment où l'archer tire, un autre chasseur dans l'ombre l'ajuste. Célébrateur de la joie de la victoire – ne serait-ce que de cette simple et absolue victoire

qui permet d'écrire « je vis » –, Chaliand n'oublie pas que :

Mon règne a commencé par un immense hiver

Hiver des vaincus à l'origine de sa parole. Le stratège s'est attaché à suivre la revanche des humiliés sur les puissants, ces guérillas de l'ombre menées par les démunis et qui parfois font vaciller les géants. Le poète sait que « le couteau du temps » lui a « déchir[é] les yeux » jadis, naguère, en quelque lieu de barbarie. Célébration de la conquête, la poésie de Chaliand n'oublie pas le malheur des vaincus. Sa méditation n'a cessé de s'interroger sur l'histoire des civilisations, sur leur moment de vertige ou d'aveuglement tragique. Bouleversante en sa sobriété même est sa relation dans Miroirs d'un désastre de la défaite des Amérindiens face aux conquistadors.

Poète épique, Chaliand est un poète du souffle. Ses poèmes sont portés par une respiration d'une parfaite ampleur. Les images sont entraînées par ce rythme sans saccade ni retrait et se déploient sans s'attarder à leur reflet. Cette très belle profération fait bien sûr de Gérard Chaliand un poète de l'amour. De la fraîcheur des corps et des aubes légères. André Breton plaçait à juste titre « Mes yeux n'ont qu'un chemin... » (à la fin des Couteaux dans le sable) « parmi les quelques plus beaux poèmes d'amour de ce temps ».

Toute poésie qui fait trop confiance au souffle est menacée de devenir rhétorique. Si les cuivres dominant, la lyre est étouffée. Ce qui m'émeut le plus dans la poésie

de Chaliand est cette alliance du souffle intense, qui porte loin et fort sa musique, et d'un sentiment aigu et déchirant de la précarité de la vie et des merveilles de ce monde. En exergue des Couteaux dans le sable, il y a ce vers d'Horace :

En un bref espace, épuise un long espoir

Les désastres sont là, mais on peut « b[oire] à toutes les fontaines du chemin ». La vie peut être une fête – et une fête d'autant plus belle et précieuse qu'elle est une victoire arrachée.

Un long temps de vie après ces poèmes de l'élan et de la jeunesse que sont La Marche têtue et Feu nomade, la poésie s'est à nouveau imposée à Gérard Chaliand, comme une rivière qui n'aurait cessé de couler souterrainement et ressurgit à l'air libre. Les poèmes de jadis connaissaient déjà le pouvoir du tragique tout en disant les splendeurs du monde et de la vie. La musique est aujourd'hui plus marquée de nostalgie et de mélancolie dans les poèmes les plus personnels. Mais s'y ajoute ce savoir durement acquis, lentement mûri par Gérard Chaliand, de ce que peut faire de pire, de sublime et à nouveau de pire, l'humanité. Cela donne à la « saga si lointaine » qui clôt ce recueil sa frappe et sa résonance.

J'ai marché droit au vent du risque.

Tout se gagne en consentant à perdre.

Ce verbe « perdre » revient, insiste au long des derniers textes. Le guerrier se prépare à déposer les armes. Les merveilles de ce monde, les splendeurs de la vie, la joie des amours, Gérard Chaliand les célèbre avec d'autant plus d'élan qu'approche le temps de les perdre. Il offre le paradoxe d'une poésie qui donne à la mélancolie, aux forces d'effacement et d'arrachement tout leur poignant sans jamais leur céder le dernier mot : « Au-delà de tous les désastres et de la mort / à chaque naissance, le monde recommence. »

Les poèmes du « cavalier seul » regardent « sans crainte l'étendue du désastre ». « Tout finit dans le silence. » Maintenant, « je passe ». Mais il y a à rester « fidèle au code du savoir mourir, en faisant face ». En demeurant, alors que tout s'éloigne – visages aimés aujourd'hui disparus, temps et lieux qui s'estompent –, dans « l'explosive vitalité d'être au monde ». La comblante saveur de l'instant, le tremblement des aurores, la « mélancolie sereine » de la pluie, les mots et leurs cadences les gardent et les restituent. « Le fanal arrière de mes jours passe le fleuve de l'oubli » : sa lumière, les poèmes et leurs rythmes la maintiennent, la transmettent.

« Je suis présent / depuis les premières bêtes conjurées dans les grottes. » Depuis la nuit des temps, le chasseur solitaire a tant chevauché, traversé les steppes désolées et les champs de bataille, les cités somptueuses ou les villes ravagées... Il a vu comme peu d'autres ces visages de l'Histoire humaine dans lesquels nous avons parfois peine à nous reconnaître. Les épisodes de notre si

lointaine saga racontent d'immémoriales et toujours actuelles histoires de peuples écrasés et de conquérants avides. Ces récits, entre légende et histoire, forment le terreau de nos civilisations, mais nous en oublions les clameurs et les murmures, les temps de ténèbres – fléaux et plaies, sang continûment versé, ardeur à piller, violer, se venger. Cette longue épopée oscille entre écrasements, insurrections et conquêtes, plaignant le désespoir des vaincus, narrant la joie de révoltés qui savourent l'instant de la victoire avant de retomber souvent sous un autre joug.

L'Histoire est tragique, on le sait. La saga de Chaliand le redit sans voiler crimes et atrocités. Mais « la beauté survit au carnage ». Au terme des douze chants de la saga sont encore et toujours célébrées les merveilles des civilisations : le « langage des pierres [...] fait pour durer », Lascaux, Isfahan et « les sobres églises de Transcaucasie », les « maisons peintes sur les collines de Valparaiso ». Ou ces instants parfaits, « les fleurs fugitives des cerisiers », « la neige tombant dans le silence », « l'instant arrêté entre le vide et le plein, / sous le brouillard des cimes ».

Au terme d'une traversée fabuleuse « sans regret d'hier, sans crainte de demain », le poète guerrier s'est forgé une sagesse faite d'un savoir « lucide, calme et gris ». Jusqu'au dernier instant, il y a « à tenir en restant droit / dans l'espace précaire et cruel qui est le nôtre ». Une éthique du courage, de la rigueur, de l'énergie maintenue s'affirme au long de ces poèmes.

Donnant sens à cette éthique et à cette esthétique